

Dossier de Poète :

Alain Duault



Réalisé par Monique W. Labidoire

- ❖ ALAIN DUAULT : un poète au lyrisme déferlant – par Monique W. Labidoire
- ❖ Biographie
- ❖ Bibliographie
- ❖ Poèmes

ALAIN DUAULT : un poète au lyrisme déferlant

par Monique W. LABIDOIRE

L'univers poétique d'Alain Duault prend ses sources dans une constellation éclairante dont les éléments sont reliés les uns aux autres par un fil rouge inépuisable. Depuis *Colorature*¹ où la virtuosité lyrique était déjà bien maîtrisée, les mots épaissis de maturité ont fait place aux identités représentatives d'une culture et d'une passion, qu'ils soient de l'univers poétique, musical mais aussi des événements de la vie vécue, pour architecturer une œuvre aujourd'hui reconnue et bien en place.

Dès « Soif de soifs » un petit livret publié aux éditions Encres Vives en 1969, la femme, le poème et la mer sont en gestation d'une œuvre qui puise son énergie dans le ressac des vagues, dans ce liquide amniotique qui garde en vie le poème le temps qu'il faudra, qu'il soit fleur, oiseau, amour, malheur, musique, jusqu'à la délivrance en déferlantes. C'est ce que tout lecteur de ces poèmes peut ressentir en découvrant cette écriture, unique dans son lyrisme endémique.

*« Si crier doit m'exploser la gorge
je renaîtrai de l'eau
de la femme
du cri (Soif de soifs)*

L'eau, la femme, le cri traverse toute l'œuvre et l'on ne dira jamais assez combien les premiers poèmes d'un poète sont importants, ceux-là même qui ne retiennent rien, qui laissent aller les mots à l'aventure de territoires nouveaux, le territoire de la poésie, le territoire de sa propre connaissance. *Connais-toi toi-même...*²

Pour Alain Duault, le poème ne sait pas vivre en solitude. Il a besoin de partage, de compréhension du monde même si le jeune poète écrit dans « *Prosoésie* » son premier recueil publié chez P.J Oswald en 1967 :

*[Terre à bonheur
Pour mourir...*

... Terre définitive de la haine et de la mort...]

¹ Colorature- éd. Gallimard 1977

² Connais-toi toi-même et tu connaîtras l'univers et les dieux. Socrate.

C'est qu'au seuil de la vie, tout est à comprendre, tout est à questionner et si le poème n'apporte ni réponse et encore moins de certitude il permet au poète de s'interroger en profondeur et de guetter avec patience les premières lueurs. Mais notre jeune poète vibre d'impatience et nous entraîne avec *Colorature* dans une ivresse de mots, de tournures, de lieux, de visages inconnus ou célèbres, de héros de légende, de mythes, de senteurs, d'odeurs, de gourmandises ... Arrêtons-nous au risque d'en être ivres nous aussi. Mais cette ivresse de jeux de langue, de mémoire, de souvenirs communs, de héros, de personnages d'Opéra, de voix sublimes nous fait valser jusqu'à nous étourdir.

*Sept ciels de velours
Volent en voix gorge tremble-vertige flambent
Déchirent les violons mauves de la nuit où elle
Nue fendue voile d'offrande éveille la peau du vent...]*³

Il me semblait nécessaire de revenir au début de l'œuvre avant d'avancer vers les recueils plus récents. La bibliographie⁴ est importante mais ici nous nous en tiendrons aux livres de poèmes.

Il est toujours surprenant de noter combien les poètes ont initié leur œuvre poétique en traitant du sujet de la mort, de la disparition ou de la séparation. « *Requiem* » premier recueil de Guillevic publié en 1938 en est un exemple frappant et on peut aussi déceler chez Alain Duault, dans un de ses premiers livres « *Le jardin des adieux* » au titre explicite, des descentes (ou des montées ?) vers ce qui disparaît, les adieux qu'il faut faire à ceux et à ce qu'on a aimé car tout disparaîtra. Mort de l'amour dont la force est plus fortement reconnue dans le chagrin de sa perte :

*« Est-ce cela la mort quand je reviens de l'ombre de tes reins
Qu'il ne me reste rien que l'or entrevu l'aile bleue du silence
Qui me frôle et serre au creux du poing sa vaste collection
D'orages rugissants cachés dans le semblant de la vie]*⁵

La vie d'un poète est-elle toujours mélancolique et nostalgique ? « *Son choix d'entrer en poésie découle d'une étreinte conflictuelle ou inapaisée avec le monde. Il prend sa source dans une affliction, un manque ou une inquiétude* »⁶ On ne pourrait mieux dire concernant notre poète et bien d'autres à ses côtés. Mais ce ne serait pas suffisant pour vivre une œuvre dans la durée. Car la Vie selon le dicton populaire est plus forte que la Mort donc de la tristesse et de la disparition. Pourtant dans son troisième recueil « *Où vont nos nuits perdues* »⁷ ce sont les séries de quatre nuits noires qui nourrissent le poème, puis « *l'accidente* » suivi(e) de quatre nuits blanches. Dans une première nuit noire, c'est Cléopâtre qui meurt d'amour et ce sont « *les tombeaux éventrés* »⁸ qui permettent aux mots du poème de revenir à la surface de la terre. Ici encore et pour notre plus

³ Colorature- éd. Gallimard - p. 19

⁴ Voir la bibliographie en annexe

⁵ Le jardin des adieux –éd.Gallimard – p.58 (Le jardin des morts)

⁶ Xavier Darcos dans sa préface à l'anthologie des poèmes d'A.Duault Poésie/Gallimard sorti en 2015 sous le titre général de « Où vont nos nuits perdues »

⁷ Où vont nos nuits perdues. éd. Gallimard -2002-

⁸ Ibid- page 15

grand émoi, le poète débobine son fil rouge et y attache amoureusement Cléopâtre, Venise, Orphée ou plus surprenant encore « *Danielle Darrieux dans un film oublié ...* » Giorgione, Titien, Tiepolo et Mahler qui ont créé ou représentent au regard du locuteur cette Beauté majuscule que le poète appelle fiévreusement et tente, dans son exercice subtil du poème, de capter à son tour. Parfois le flux déborde de la page mais c'est aussi cette déferlante qui nous captive.

Puis « l'accidente » survient, cette transition fatale entre présence et absence définitive qui conduit à la douleur nostalgique et aux nuits blanches où le poème élégiaque finira par retrouver la mémoire de tous ces gestes, ces sourires, ces paroles qui inventent la Beauté. De l'évocation des châtaignes jusqu'aux cerises, d'un bus à Londres, d'un retour des Indes, du blues, les souvenirs s'apaisent pour retrouver dans les lignes du poème une consolation : « *Avec les odeurs de l'automne avec la fée que mon ami Verlaine prenait sous son aile pour des voyages colorés cette fée d'émeraude qui s'est absentée...* »⁹

Il fallait en passer par là pour pouvoir garder la fougue du poème et commencer à élever les murs de la maison. Dans « *Nudités* »¹⁰ le poète renoue avec une forme intime du blason et fait l'éloge poétique du corps féminin, de la nuque à la chevelure et des seins « *Comme deux oiseaux mâelleux se cherchent* »(p.31) en écho peut-être à l'épigramme de Clément Marot quand il écrivit : « *Tétin de satin blanc tout neuf...* » mais notre poète ne s'en tient pas à blasonner le corps féminin qu'il vénère (le mot n'est pas trop fort) dans sa poésie. Il fait l'éloge avec la même passion du ciel, des framboises et du poème. Plus question de nostalgie mais bien de la jouissance du temps présent grâce au poème.

Il me semblait utile de suivre la chronologie des œuvres afin de découvrir pour certains et d'accompagner pour d'autres cette poésie originale et créative qui nous emporte dans un ailleurs souhaité. Le monde poétique d'Alain Duault est fait d'un kaléidoscope pris dans la rondeur de notre planète terre qu'il fait tourner avec ses mots de couleurs et de senteurs différentes respectant parfois des formes fixes comme dans sa trilogie « *Une Hache pour la mer gelée* », « *L'effarant intérieur des ombres* » et « *Ce qui reste après l'oubli* » ou chaque poème est composé de 15 vers. Cette unité dans sa récurrence quantitative et dans la gradation des sons et des rythmes peut évoquer, (avec toute la réserve d'une néophyte devant un maître car il ne faut pas oublier qu'il est un musicologue averti), Jean-Sébastien Bach, mais cela seulement pour la forme car le fond est ouvert dans l'avancée et n'use de la répétition du motif que pour l'épanouir motif qui devient immédiatement autre.

Et c'est bien de cela qu'il s'agit : « *Un livre doit être une hache pour la mer gelée qui est en nous* » cet extrait d'une lettre de Frantz Kafka à son ami l'historien d'art Oscar Pollak est repris en exergue de la trilogie et s'illustre dans chaque poème. Que ce soit en lui-même « *J'enrage noir j'ai l'âme arrachée* »¹¹ ou cette auto-sentence « *La guerre c'est moi* »¹² qu'il y ait continuité dans l'interrogation « *Quand les barbares sont à nos portes à nos manches quelles/ Réponses*

⁹ Quatrième nuit blanche p. 117

¹⁰ Nudités- éd. Gallimard - 2004

¹¹ Une hache pour la mer gelée –p.11

¹² ibidem p.43

avons-nous perdues »¹³ ou encore que l'imprécation poursuive sa douleur, il y a toujours l'utopique mais bienfaisante espérance qui cueille au bord des lèvres les mots apaisants :

« *Ce soir il y a des roses sur la mer un ange s'est penché
Sans doute le ciel est bleu Vermeer encore bientôt gris
Bientôt ses cheveux nuit sur le sable saoulé d'eau et de
Celles qui passent ici comme une rivière d'hirondelles...*]¹⁴

On ne saura jamais « *Ce qui reste après l'oubli* » car il faudrait s'interroger sur ce qui reste de la mémoire. Le poète recueille ses émotions, ses souvenirs, car « *tout a passé si vite* » qu'il n'a pas toujours pris le temps de rassembler ou plutôt de resserrer ses souvenirs. « *Des mondes je voulais voir des mondes ...*] »¹⁵ et l'œuvre écrite montre bien l'œuvre vécue. Le poème répond au poète : « *La poésie doit sa vérité au monde obscur* »¹⁶ et le poète avance, revient, patiente, trouve.

Et poursuit son chemin en nommant le vent par ses sept prénoms qui s'accordent avec sept hymnes, sept commandements, sept villes et quelques autres objets du désir autour du chiffre sept dont la symbolique est infinie et dont de multiples éléments correspondent à la poésie que nous évoquons ici : le 7 représenté comme faux de la mort, le poète en recherche de vérité et comme nous le notions déjà au début de cette lecture les sources mêmes du poème prises dans la constellation.

Avec son dernier recueil « *Ce léger rien des choses qui ont fui* » paru en 2017 le poète n'a rien perdu de sa fougue. Le titre du livre appelle à la légèreté d'un univers poétique qui pourrait paraître apaisé, accepté même. Il n'en est rien. Car le cheval fougueux proposé dans le poème est bien le poète lui-même prêt désormais à jeter un regard en arrière, un regard sur la vie, ce léger rien à petitesse d'homme mais ce léger et grand tout qu'il a su capturer grâce à la poésie. Les choses s'effleurent, les sentiments, les émotions : « qu'est-ce/qui peut nous sauver » là est bien la question essentielle. Pas de lamento dans cette interrogation mais une déclaration de confiance, d'espérance. Il y a donc un qui, un quoi qui pourrait nous sauver et qui serait, peut-être le poème, la poésie. Mais ne soyons pas manichéiste et laissons se confondre le noir et le blanc. Nous laisserons donc la réponse ouverte et les beaux livres d'Alain Duault ouverts au chevet de nos jours et de nos nuits.

MWL – février 2008- pour
CMC- YORK UNIVERSITY TORONTO

¹³ L'effarant intérieur des ombres. P. 17

¹⁴ Ibidem P. 142

¹⁵ Ce qui reste après l'oubli p.107

¹⁶ Ibidem p.63

BIOGRAPHIE

Alain Duault a fait à Paris des études de littérature, philosophie et psychanalyse, puis de musicologie et de piano. Après avoir occupé divers postes dans la presse écrite, il est aujourd'hui éditorialiste à *Classica*. Il est depuis vingt-cinq ans le « Monsieur Musique Classique » de *France 3. A Radio-Classique*, Il anime une émission quotidienne et une interview hebdomadaire, ce depuis 2012.

Alain Duault est par ailleurs l'auteur de nombreux ouvrages sur la musique (Verdi, Chopin, Schumann, les Strauss, l'opéra — dont le « *Dictionnaire amoureux de l'opéra* » mais aussi des livres de poèmes : il a d'ailleurs obtenu en 2002 le Grand Prix de Poésie de l'Académie Française pour l'ensemble de son œuvre et en 2013, le Prix Mallarmé pour son recueil *Les sept prénoms du vent*. Une anthologie de ses poèmes, *Où vont nos nuits perdues*, est parue dans la collection *Poésie/Gallimard* en 2005. Son dernier livre, *Ce léger rien des choses qui ont fui* a été publié chez Gallimard en 2017.

Il est l'auteur de quelques romans (dont le dernier *Dans la peau de Maria Callas*, est réédité en poche en 2017 pour le quarantième anniversaire de la mort de la diva) ainsi que des livres-disques destinés aux jeunes consacrés à Mozart, Bach ou Chopin.

ALAIN DUAUT BIBLIOGRAPHIE

Poésie

Ressources, Encre Vives, s. d. *Prosoésie*, P. J. Oswald, 1967. *Soif de soifs*, Encre Vives, 1969. *La Mort Blanche*, Encre Vives, 1970. *Tresses*, Encre Vives, 1971. *Rêve, mort*, Encre Vives, 1972. *Tuerie*, Génération, 1972. *Linges*, Génération, 1974. *Colorature*, Gallimard, 1977. *Le Jardin des adieux*, Gallimard, 1999. *Où vont nos nuits perdues*, Gallimard, 2002. *Les Sept Plaies*, La Chouette diurne, 2003. *Nudités*, Gallimard, 2004. *Des froissements discrets*, Encre Vives, 2005. *Une hache pour la mer gelée*, Gallimard, 2006. *L'Effarant Intérieur des ombres*, Gallimard, 2008. *La lune dans les genoux*, Le Renard pâle, 2008. *Hymne à la mer*, Le Renard pâle, 2009. *Hymne à la nuit*, Le Renard pâle, 2010. *Hymne au sexe*, Le Renard pâle, 2010. *Ce qui reste après l'oubli*, Gallimard, 2010. *Les sept prénoms du vent*, Gallimard, 2013. *Dans le jardin obscur, Le passeur éditeur avec Monique W. Labidoire. 2015 Libre conversation sur la poésie*. *Anthologie pour le Poésie/Gallimard avec reprises de 5 recueils, 2015*. *Ce léger rien des choses qui ont fui. Gallimard 2017*

Romans

La Dévoyée, Belfond, 1996.
La Femme endormie, Plon, 2003.

Documentaires

Don Giovanni, La Différence, 1981. *La Flûte enchantée*, Albin Michel, 1984. *Verdi, la musique et le drame*, Gallimard, 1987. *L'Opéra de Paris*, Sand, 1989. *Guide du Disque compact classique*, Sand, 1989. *Guide du Disque compact classique*, Le Pré aux clercs, 1991. *Guide du Disque compact classique*, nouvelle édition revue et augmentée, Plon, 1993. *Invitation à l'opéra*, Larousse, 1999. *Verdi, une passion, un destin*, Gallimard, 2000. *Entretien avec Giuseppe Verdi*, Musipages, 2001. *Frédéric Chopin*, Actes Sud, 2003. *Robert Schumann, le goût de l'ombre*, Actes Sud, 2010. *L'opéra vu par Alain Duault*, Hugo & Cie, 2010. *Dictionnaire amoureux de l'opéra*, Plon, 2012. *De Bach à Ravel*, Plon, 2013.

POÈMES

Peur du vent dans mes voiles de la laine des heures
Hâtive et silencieuse Qui se souvient de cet amour
Dans l'épaisse et lourde solitude des forêts le temps
Ne passe pas je pense à cette femme froissée pleine
De lueurs qui faisaient croire à la lumière de sa peau

Après la peine du jour qu'est-ce de vivre dans le noir
Parce qu'une main prête aux massacres dans l'ombre
Confuse de la ville la tête emplie de mots rougis criés
S'apprête à faire la mort dans le noir trouble de la nuit

Et je pense à cette femme qui ne savait rien du désert
D'où venait la main sombre à cette femme qui n'était
Qu'innocence taffetas main tendre caressante face à

Cette main si pleine de haine qu'elle ne pouvait savoir
L'amour au bord du soir le dessin du visage de laine

D'un tel amour qu'elle allait saccager avec sa bombe

Ce que je vois tu vois aujourd'hui n'existera plus demain
Après-demain dans cent ans aucun homme d'importance
Roi président chef toutes les femmes aimées nous aurons

Tout quitté le goût et la lumière l'odorat les rues les murs
Tous les appartements les pierres écroulées en poussière
Et ce petit chemin qui nous conduisait sous la pluie chez

Celle qui comptait plus que tout qui arrêtait le temps qui
N'était rien sans doute mais qui faisait si bien les gâteaux
Et l'amour et qui nous racontait ce que nous serons quand

Nous serons si seuls après l'avoir perdue échangée contre
Ces montagnes incertaines le silence et le vent les chiffres
Qui nous ont conduit jusqu'à leurs images et leurs livres

Tous ceux auxquels nous croyons aujourd'hui et le jour et
La nuit plongeront dans un néant les poèmes la mémoire
Le mot même de mémoire les mots pour dire ce que nous

Ne serons plus

Es-tu prêt à partir à la fraîcheur de la pluie sur les lèvres
Un pétale fané du noir sur la pomme une eau stagnante
Tant de nuances de noir ce qui souffre saigne et se débat

Souviens-toi de Mycènes et du vent et des dieux c'était
Beau mais comment avoir la certitude de la beauté tout
En confiant sa peur au vent du soir l'obscurité du cœur

Quand il faut organiser les chagrins entre les moires et
Les satins la glace noire Que veux-tu retrouver là-bas
Le corps brillant des grands chevaux qui vont au vent

Le ciel d'un bleu presque infini ou la hanche claire sur
Le drap d'ombre le bras clair il faut choisir Quel jour
Préfères-tu quelle nuit quelle peau nue et frissonnante

Quel ballet rendu inoubliable par ce bleu lavé de pluie
Mais peux-tu oublier l'odeur de ceux dont la vie s'en va
Il te reste le jour le vent tiède la vie orpheline et superbe

Dès l'aube tu fais ce qu'il faut car tu veux mourir beau
Mais tu mourras pourtant souffrant et amer : la chaux
Déjà prépare ses mâchoires ton sang se cuivre ta peau

Oh cette peau te souviens-tu comme elle a été caressée
De solitude en solitude je traîne en moi quelque chose
De l'enfance et tant de mains depuis celles de ma mère

Les mains de ces femmes oubliées les mains des arbres
Des fleuves les mains des nuages les mains des visages
Et si je m'interpelle au miroir si je mets à distance ce tu

Qui est un jeu de dupes chacun sait où j'en suis de moi
Même quand je me tourne autour pour ne pas me voir
Pour ne pas reconnaître que je vais mourir laid et amer

Un jour Empédocle s'est jeté dans l'Etna mais pourquoi
A-t-il laissé sur le bord du gouffre une de ses sandales
Avant d'être avalé par le monstre en fusion quelle haine

Du monde ou bien lui a-t-on dit que pousse dans la lave
La fleur qui fait cesser les chagrins Tous les miroirs sont
Infidèles toutes les croyances aussi tout est improbable

Car de la vie qui passe on est inconsolable et on devient
Comme les arbres quand ils perdent leurs feuilles rougies
De quel sang inconnu Quel voyageur intime nous conduit

Alors au pays de l'illusion où nous espérons encore quoi
Un peu d'air qui n'est rien et qui pourtant existe comme
Le désir ou peut-être un oiseau la fortune une étoffe qui

Tombe Il est temps de finir mais attendez je n'ai encore
Rien dit des secrets et des roses de cette peau tremblante
De ce vent de coton qui m'emporte et de mes cicatrices

Nous étions insensés nous étions espérant
Nous nous pendions aux branches à l'aube
De l'Orient nous étions seuls et mille nous
Faisons des paris sur les noces incertaines
De l'ombre et du désir nous courions dans

Les rues embrassées tutoyées nous étions
Des sauveurs nous buvions la justice au sein
De nos maitresses dépoitraillées joyeuses
Nous construisions la paix comme on vide
Un grand verre nous passions des vallées

Nous étions fous de nous le temps coulait
Entre nos mains comme un bruit de baisers
Sa musique étincelle nous n'avions peur de
Rien mais un jour tout est cendre poussière
Et le temps est un sel et le temps est amer